

Sophocle

Œdipe roi

OEdipe roi

À laCASDEN,
le collectif est notre moteur !



CASDEN, la banque coopérative de toute la Fonction publique

Sophocle

Œdipe roi

Argument analytique

Œdipe a rempli les affreuses destinées prédites autrefois à Laïus. Il a tué son père, il a épousé sa mère. La reconnaissance des Thébains qu'il a sauvés l'a élevé au trône de Laïus. Deux fils, Étéocle et Polynice, deux filles, Antigone et Ismène sont le fruit de son fatal hymen avec Jocaste. Œdipe cependant, fils parricide, incestueux, Œdipe est sans remords ; il ignore sa naissance, et ses crimes sont l'ouvrage du destin.

Mais les dieux ne peuvent laisser tant d'horreurs impunies. Lent courroux éclate bientôt ; Thèbes est désolée par la peste. L'oracle consulté répond que les dieux vengent le sang de Laïus. Le fléau ne doit cesser que quand le meurtrier sera puni. Œdipe a recours au devin Tirésias, et finit par apprendre qu'il est lui-même fils de Laïus, et par reconnaître en lui ce grand coupable, que poursuit la colère céleste.

Ce prince naguères environné d'honneurs, roi, père, époux glorieux, n'est plus qu'un malheureux, objet de la haine des dieux et de l'exécration des hommes. Chargé des imprécations qu'il a lancées contre lui-même, il s'arrache les yeux sur le corps de sa mère, et va cacher dans l'exil sa honte et ses infortunes.

Personnages de la pièce

ŒDIPE.

LE GRAND-PRÊTRE.

CRÉON.

CHŒUR de vieillards Thébains.

TIRÉSIAS.

JOCASTE.

UN MESSAGER.

UN SERVITEUR de Laïus.

UN SECOND MESSAGER.

Œdipe Roi

ŒDIPE

Enfants, jeune postérité de l'antique Cadmus, pourquoi vous pressez-vous sur ces degrés ? Pourquoi ces rameaux suppliants que je vois dans vos mains ? L'encens fume dans toute la ville, qui retentit à la fois d'hymnes plaintifs et de gémissements. Mes enfants, je n'ai point voulu apprendre vos malheurs d'une bouche étrangère ; je suis venu moi-même, moi, cet Œdipe si célèbre par toute la terre. Parle donc, ô vieillard, car c'est à toi qu'il convient de répondre en leur nom. Pourquoi cette attitude suppliante ? Que craignez-vous ? Que demandez-vous ? Me voici prêt à vous secourir. Je serais bien insensible, si je n'étais touché d'un tel spectacle.

LE GRAND-PRÊTRE

Ô toi, souverain de ma patrie, Œdipe, tu vois des suppliants de tout âge au pied de tes autels : des enfants qui marchent encore avec peine, des prêtres appesantis par les années, et moi, pontife de Jupiter ; plus loin l'élite de notre jeunesse : le reste des Thébains, tenant à la main les rameaux sacrés, est prosterné sur les places publiques devant les deux temples de Pallas, et sur la cendre prophétique de l'Isménus. Thèbes, tu te vois toi-même, trop longtemps battue par l'orage, ne peut lever la tête au milieu d'une mer de sang où elle est plongée. Les germes de fécondité sont desséchés dans la terre, les troupeaux périssent, tes enfants meurent dans le sein de leurs mères. Une divinité ennemie, la peste armée de feux, ravage notre patrie, et dépeuple la cité de Cadmus ; et le noir Érèbe s'enrichit de nos pleurs et de nos gémissements. Ces jeunes gens et moi, assis près de tes foyers, nous venons t'implorer non comme un Dieu, mais comme celui des mortels en qui nous plaçons notre premier espoir au milieu des vicissitudes de la vie et des événements que le ciel nous envoie. C'est toi qui es venu affranchir la ville de Cadmus du tribut imposé par ce chantre cruel, et cela sans être instruit ni éclairé par nous ; mais seul, ainsi que Thèbes le pense et le publie, tu as sauvé nos jours avec l'aide des dieux. Aujourd'hui encore, puissant Œdipe, nous te prions, nous te conjurons de nous secourir, soit que tu aies entendu la voix d'un dieu, ou que tu sois éclairé par les lumières de quelque mortel. Car je vois que toujours le succès accompagne les conseils de l'expérience. Ô le plus sage des hommes, relève cette ville abattue : il y va de ta gloire. Thèbes reconnaissante te proclame aujourd'hui son libérateur ; mais puissions-nous n'avoir pas à nous souvenir que celui qui nous tira de l'abîme nous y a laissés retomber ! Allons, que ta prudence assure le salut de

cette ville. Naguères sous d'heureux auspices tu nous as sauvés ; sois encore aujourd'hui semblable à toi-même. Si tu continues de régner sur cette terre, il vaut mieux régner sur des hommes que sur un pays dépeuplé. Qu'est-ce qu'une forteresse sans soldats, un navire sans matelots ?

ŒDIPE

Enfants dignes de compassion, je connais, je ne connais que trop, hélas ! l'objet de vos prières. Je sais que vous souffrez tous, et qu'au milieu de vos maux nul de vous ne souffre autant que moi, car, dans ses douleurs, chacun de vous ne gémit que sur lui seul, tandis que mon cœur ressent à la fois les malheurs de Thèbes, les vôtres et les miens. Vos plaintes ne sont pas venues m'arracher au sommeil ; sachez que j'ai déjà versé bien des larmes, et tenté mille moyens dans mon inquiétude. Le seul remède que j'aie enfin trouvé, je l'ai employé. Le fils de Ménécée, Créon, mon beau-frère, envoyé par moi au temple de Delphes, est allé demander à Apollon ce que je dois faire, ce que je dois ordonner pour sauver cette ville. Lorsque je calcule l'époque de son départ, son absence m'inquiète : elle est plus longue que ne l'exige son message. Quand il sera de retour, je serais bien coupable, si je n'exécutais tous les ordres du dieu.

LE GRAND-PRÊTRE

Tu parles à propos, car on vient de m'annoncer l'arrivée de Créon.

ŒDIPE

Divin Apollon, puisse-t-il nous apporter le salut qu'annonce la joie qui brille sur son visage !

LE GRAND-PRÊTRE

Son message est favorable sans doute ; autrement il ne serait pas couronné d'une branche de laurier chargée de fruits.

ŒDIPE

Nous le saurons bientôt ; il est assez près pour m'entendre. Fils de Ménécée, cher prince, ô mon frère, quelle réponse nous apportes-tu de la part du dieu ?

CRÉON

Une réponse favorable ; car si nous réussissons dans une recherche difficile, nous serons rendus au bonheur.

ŒDIPE

Que signifient ces paroles ? Elles ne m'inspirent ni confiance ni crainte.

CRÉON

Si tu veux m'entendre en présence de ce peuple, je suis prêt à parler ; si non, à te suivre dans le palais.

ŒDIPE

Parle en présence de tous. Leur douleur me touche plus que le soin de ma vie.

CRÉON

Je dirai donc la réponse du dieu. Apollon nous ordonne sans détour de purifier cette contrée, souillée par un crime qu'elle nourrit dans son sein, et de ne pas le laisser impuni.

ŒDIPE

Comment la purifier ? Quel crime a-t-on commis ?

CRÉON

Il faut bannir nu coupable, ou punir le meurtre par le meurtre : le sang versé cause les malheurs de cette ville.

ŒDIPE

De quel meurtre le dieu parle-t-il ?

CRÉON

Prince, nous eûmes un roi, nommé Laius ; il gouvernait cette ville avant toi.

ŒDIPE

On me l'a dit ; car je ne l'ai jamais vu.

CRÉON

C'est sa mort que le dieu nous ordonne clairement de venger, en punissant ses meurtriers.

ŒDIPE

Mais où sont-ils ? Comment découvrir un crime dont le temps a presque effacé la trace ?

CRÉON

Ils sont dans cette contrée, a dit le dieu. Ce que l'on cherche peut se découvrir ; ce que nous négligeons nous échappe.

ŒDIPE

Est-ce dans la ville, dans la campagne, ou sur une terre étrangère que Laius a été assassiné ?

CRÉON

Il partit pour aller, disait-il, consulter l'oracle ; mais depuis son départ nous ne l'avons point revu.

ŒDIPE

N'est-il personne de sa suite, aucun de ses compagnons de voyage qui, témoin de son sort, puisse nous éclairer par ses réponses ?

CRÉON

Ils sont morts, à l'exception d'un seul que la crainte a fait fuir ; encore de tout ce qu'il a vu n'a-t-il pu nous apprendre qu'une seule circonstance.

ŒDIPE

Quelle est-elle ? Un seul fait peut amener bien des découvertes, s'il fait luire pour nous un rayon d'espoir.

CRÉON

Assailli par une troupe de brigands, le roi, a-t-il dit, a péri accablé par le nombre.

ŒDIPE

Comment donc un brigand, si quelque Thébain n'avait payé son crime, aurait-il eu cette audace ?

CRÉON

On eut alors cette pensée ; mais au milieu des maux de la patrie la mort de Laius ne trouva point de vengeur.

ŒDIPE

Quel malheur, après le meurtre de votre roi, put arrêter vos recherches ?

CRÉON

Le Sphinx et ses énigmes nous firent renoncer à pénétrer ce mystère, pour ne songer qu'à nos malheurs présents.

ŒDIPE

Eh bien, c'est à moi de porter la lumière dans ces ténèbres. Grâce soient rendues à Phébus, et à toi, Créon, d'avoir entrepris la vengeance de cette mort. Vous me verrez moi-même, secondant vos justes efforts, venger à la fois ce pays et le dieu. Ce n'est pas pour un ami étranger, c'est pour moi-même que je laverai Thèbes de ce crime. Le meurtrier, quel qu'il soit, voudrait peut-être aussi porter sur moi une main homicide ; ainsi venger Laius, c'est me servir moi-même. Hâtez-vous donc, enfants, levez-vous, emportez ces rameaux suppliants. Qu'on assemble ici le peuple de Cadmus ; je ferai tout pour le sauver. Apollon va décider notre bonheur ou notre ruine.

LE GRAND-PRÊTRE

Enfants, levons-nous. Le secours que nous sommes venus demander, le roi nous le promet. Puisse Apollon, auteur de l'oracle, sauver Thèbes et faire cesser le fléau !

LE CHŒUR

Douce parole de Jupiter, échappée du sanctuaire de l'opulente Delphes, que viens-tu annoncer à la célèbre Thèbes ? Mon cœur frémit et palpète d'effroi,

dieu de Délos, dieu secourable, dieu tutélaire, j'attends avec respect le sort que tu me réserves maintenant ou dans l'avenir. Répondez-moi, accents divins, enfants de la brillante Espérance.

C'est toi que j'invoque la première, ô fille de Jupiter, immortelle Minerve ; et toi, Diane sa sœur, protectrice de cette contrée, toi qui au sein de Thèbes sièges sur un trône glorieux ; toi aussi, Phébus, qui lances au loin les traits : venez, venez tous trois à mon secours. Si naguères, lorsqu'un autre fléau vint désoler cette cité, vous l'avez délivrée de ses brûlants ravages, venez en ce jour.

Grands dieux ! Car je souffre des maux sans nombre. La contagion a frappé tout le peuple ; l'art humain s'épuise, sans pouvoir trouver de remède. Les fruits de la terre ne mûrissent plus, et les mères ne peuvent supporter les cruelles douleurs de l'enfantement. Plus vite que le vol de l'oiseau et que la flamme rapide, les victimes tombent en foule sur la rive infernale.

Et tant de funérailles dépeuplent la cité. Les cadavres abandonnés gisent sans sépulture sur le sol où règne la mort. De jeunes épouses, des mères aux cheveux blancs, prosternées çà et là sur les degrés des autels, implorant en gémissant le terme de leurs souffrances. Les hymnes plaintifs se mêlent aux cris de la douleur. Auguste fille de Jupiter, envoie-nous ton heureux secours. Fais fuir ce Mars cruel qui, sans armes, sans bouclier, vient nous attaquer à grands cris, et nous brûle de ses feux. Qu'il soit rejeté loin de notre patrie, dans le vaste sein d'Amphitrite, ou sur les rivages inhospitaliers de la mer de Thrace. Le jour dévore ce que la nuit a épargné. Ô toi qui commandes aux éclairs étincelants, puissant Jupiter, écrase-le de ta foudre.

Et toi, dieu Lycien, tire de ton carquois d'or tes flèches invincibles, et viens nous défendre. Que Diane le brûle de ces feux ardents avec lesquels elle parcourt les montagnes de Lycie. Je t'invoque aussi, dieu à la tiare d'or, toi qui portes le nom de cette ville, Bacchus aux brillantes couleurs, compagnon des Ménades, viens, armé d'une torche enflammée, consumer le plus abhorré des dieux.

ŒDIPE

J'ai entendu vos prières ; si vous voulez à votre tour écouter mes paroles et combattre avec moi le fléau, vous obtiendrez ce que vous implorez, un remède et un adoucissement à vos misères. Je vais parler comme étranger à la réponse de l'oracle et au meurtre de Laius. Je ne puis réussir dans mes recherches, n'ayant aucun indice. Nouveau citoyen de Thèbes, voici donc ce que j'ordonne à tous les enfants de Cadmus. Si quelqu'un d'entre vous sait de quelle main a péri Laius, fils de Labdacus, qu'il me révèle la vérité tout entière : que la crainte n'empêche pas le coupable d'être son propre accusateur ; il n'aura point à souffrir de peine rigoureuse : l'exil sera son seul châtiment. Si le crime a été commis par un étranger, que celui qui connaît

l'assassin, le déclare : mes bienfaits et ma reconnaissance lui sont assurés. Mais s'il persiste à garder le silence, si, craignant pour un ami ou pour lui-même, il refuse d'obéir à mon ordre, apprenez le châtement que je réserve au coupable.

Quel qu'il soit, je défends à tout habitant de cette contrée soumise à mon empire de l'accueillir, de lui parler, de l'admettre aux sacrifices et aux prières qu'on offre aux dieux, de lui présenter l'eau lustrale. Que tous le repoussent de leurs foyers comme la cause impure de nos malheurs, que l'oracle de Delphes vient de me dévoiler. Voilà comme je veux obéir au dieu et venger le roi qui n'est plus. Je maudis ce meurtrier inconnu, soit qu'il ait agi seul, soit qu'il ait eu des complices : que proscrire partout il termine misérablement sa misérable existence. Et même s'il habitait dans mon palais, et que j'en fusse instruit, puissent les maux que viennent d'appeler mes imprécations tomber sur ma tête ! C'est à vous, Thébains, d'exécuter tous ces ordres, pour moi-même, pour le dieu et pour ce pays que désolent la stérilité et la colère céleste. En effet, quand même les dieux n'auraient point parlé, vous ne deviez pas laisser sans expiation le meurtre d'un homme vertueux, de votre roi ; il fallait en rechercher les auteurs.

Aujourd'hui je possède l'empire qu'il gouverna jadis ; héritier de son lit, sa femme m'a rendu père, et nos enfants seraient frères, si son fils eût vécu ; mais le malheur s'est appesanti sur sa tête. À ces titres je le vengerai, comme je vengerais mon père ; je ferai tout pour découvrir le meurtrier de ce roi, fils de Labdacus, qui par Polydore et son père Cadmus descend de l'antique Agénor. Si quelqu'un refuse de m'obéir, je demande aux dieux que la terre ne lui donne point de moissons, ni sa femme de postérité, que lui-même périsse victime du fléau qui nous afflige, ou d'une mort encore plus affreuse. Pour vous, enfants de Cadmus, vous tous qui approuvez mes décrets, que la justice vous protège, que tous les dieux vous favorisent à jamais !

LE CHŒUR

Enchaîné par tes imprécations, prince, je vais parler. Je n'ai point tué Laius, et je ne puis dire quel est le meurtrier. Cette recherche appartenait à Phébus, auteur de l'oracle : c'était à lui de nous révéler le coupable.

ŒDIPE

Il est vrai ; mais ce que les dieux nous refusent, un mortel ne saurait l'exiger d'eux.

LE CHŒUR

Je vais te donner un second avis.

ŒDIPE

En eusses-tu d'autres encore, ne crains pas de parler.

LE CHŒUR

Le puissant Tirésias partage avec Phébus la connaissance de l'avenir : prince, en le consultant, on pourrait obtenir de grandes lumières.

ŒDIPE

Je n'ai pas négligé ce moyen. Sur l'avis de Créon, je lui ai envoyé deux de mes serviteurs, et je m'étonne qu'il tarde si longtemps.

LE CHŒUR

Sans doute les autres bruits sont vains et frivoles.

ŒDIPE

Quels bruits ? Je ne veux rien négliger.

LE CHŒUR

On disait que Laïus avait été assassiné par des voyageurs.

ŒDIPE

Je l'ai aussi entendu dire ; mais on ne connaît aucun témoin de sa mort.

LE CHŒUR

Si le coupable est accessible à la crainte, instruit de tes malédictions terribles, il ne les soutiendra pas.

ŒDIPE

Celui qu'un crime n'effraie point, ne craint pas une parole.

LE CHŒUR

Mais voici celui qui saura le découvrir ; car on amène devant toi ce devin inspiré des dieux, qui seul d'entre les mortels porte en lui la vérité.

ŒDIPE

Tirésias, toi dont l'esprit embrasse tout, et les sciences humaines et les secrets des dieux, et le ciel et la terre, bien que tes yeux ne puissent voir, tu sais quel fléau désole cette cité. C'est de toi seul, sage devin, qu'elle attend son salut et sa délivrance. Apollon, consulté par nous, si tu ne l'as appris déjà de mes envoyés, a répondu que le seul moyen de faire cesser nos souffrances était de découvrir les meurtriers de Laïus, et de les punir par la mort ou par l'exil. Ne nous envie donc pas ton secours ; consulte les augures et les autres ressources de ton art. Sauve à la fois cette cité, ton roi et toi-même, en effaçant la souillure du meurtre de Laïus. Tout notre espoir est en toi : servir l'humanité est le plus bel usage que l'homme puisse faire de son art et de sa puissance.

TIRÉSIAS

Hélas ! hélas ! que la science est terrible, quand elle ne sert pas à celui qui la possède ! Je le savais, je l'ai oublié ; autrement je ne serais pas venu ici.

ŒDIPE

Qu'y a-t-il ? Dans quel abattement je te vois !

TIRÉSIAS

Laisse-moi partir. Si tu me crois, nous nous en trouverons bien l'un et l'autre.

ŒDIPE

Tu as tort de parler ainsi, et c'est une ingratitude envers cette ville qui t'a nourri, que de refuser l'explication de l'oracle.

TIRÉSIAS

Ta demande est imprudente : pour ne pas être imprudent comme toi...

LE CHŒUR

Au nom des dieux, ne nous prive pas de tes lumières, nous te supplions, nous tombons tous à tes genoux.

TIRÉSIAS

Vous êtes tous dans l'égarement ; non, jamais je ne dirai ce que je sais pour ne pas dévoiler tes malheurs.

ŒDIPE

Quoi ! tu sais tout et tu gardes le silence ? veux-tu donc nous trahir et perdre cette ville ?

TIRÉSIAS

Je veux éviter mon malheur et le tien. Pourquoi m'interroger en vain ? Tu n'apprendras rien de moi.

ŒDIPE

Ô le plus pervers des hommes (car enfin tu irriterais même un rocher) ! Tu ne parleras pas ? Tu demeureras inflexible, inébranlable ?

TIRÉSIAS

Mon obstination te révolte ; tu ne vois pas en toi quelque chose de bien plus révoltant, et cependant tu m'accuses !

ŒDIPE

Et qui pourrait ne pas s'irriter d'un pareil langage et de ton mépris pour cette ville ?

TIRÉSIAS

Tout se découvrira, même malgré mon silence.

ŒDIPE

Dis-nous donc ce qui doit se découvrir.

TIRÉSIAS

Je ne parlerai pas davantage. Après cela, livre-toi, si tu le veux, à tous les transports de la fureur.

ŒDIPE

Eh bien, dans la colère qui m'anime, je dirai tout ce que je pense. Sache donc que je te regarde comme le complice, et même comme l'auteur du crime, si ce n'est que ta main n'a point frappé ; mais si tes yeux voyaient encore, je t'accuserais seul de l'avoir commis.

TIRÉSIAS

Est-il vrai ? Et moi je t'ordonne d'obéir à l'arrêt que tu as prononcé, et dès ce jour de ne parler ni à ces Thébains, ni à moi ; car tu es le criminel qui souille cette terre.

ŒDIPE

Oses-tu bien pousser à ce point l'impudence ? Crois-tu échapper à ma vengeance ?

TIRÉSIAS

Je ne crains rien : j'ai pour moi la vérité puissante.

ŒDIPE

Et qui te l'a apprise ? Certes, ce n'est pas ton art.

TIRÉSIAS

C'est toi-même ; car c'est toi qui m'as forcé de parler.

ŒDIPE

Qu'as-tu dit ? Répète, que je t'entende mieux.

TIRÉSIAS

Ne m'as-tu pas déjà compris ? ou veux-tu m'éprouver ?

ŒDIPE

Je ne suis pas assez certain : parle une seconde fois.

TIRÉSIAS

Je dis que tu es le meurtrier de Laïus, ce coupable que tu cherches.

ŒDIPE

Tu ne m'insulteras pas deux fois impunément.

TIRÉSIAS

Parlerai-je encore, pour accroître ta colère ?

ŒDIPE

Parle autant que tu le voudras ; tu parleras en vain.

TIRÉSIAS

Je te le déclare, tu ignores les honteux liens qui t'unissent aux êtres que tu chéris le plus ; tu ne connais pas ton malheur.

ŒDIPE

Penses-tu que ces injures restent toujours impunies ?

TIRÉSIAS

Oui, si ta vérité a quelque puissance.

ŒDIPE

Sans doute elle est puissante, mais non pas dans ta bouche, toi dont les oreilles, l'esprit et les yeux sont fermés à jamais.

TIRÉSIAS

Malheureux, de me reprocher ce que bientôt tous les Thébains diront de toi-même !

ŒDIPE

Grâce à la nuit qui t'environne, ni moi, ni ceux qui voient la lumière, nous n'avons rien à craindre de toi.

TIRÉSIAS

Ton destin n'est pas de tomber sous mes coups. Apollon suffit, et c'est lui que regarde le soin de te punir.

ŒDIPE

Ces inventions sont-elles de Créon ou de toi ?

TIRÉSIAS

N'accuse pas Créon de ton malheur : ne l'impute qu'à toi seul.

ŒDIPE

Fortune, royauté, sagesse, le premier des dons qui doivent embellir l'existence, combien vous êtes exposées à l'envie, si pour un sceptre que je n'ai point brigué, que Thèbes a mis volontairement entre mes mains, Créon, cet ancien, ce fidèle ami, trame contre moi de secrets complots, et suborne ce faux devin, cet artisan de fraudes, ce fourbe, cet imposteur, clairvoyant pour ses intérêts, mais aveugle dans son art ! Car enfin dis-moi où tu t'es montré

devin habile. Pourquoi, lorsque sur ces bords était le monstre aux chants trompeurs, n'as-tu pas trouvé quelque moyen de sauver ta patrie ? Certes ce n'était pas au premier venu, c'était à un devin d'expliquer l'énigme. Cependant ni tes augures, ni les dieux ne t'ont éclairé.

J'arrive alors ; et cet Œdipe, qui n'est pas prophète, confond le sphinx, sans le secours des augures, et par sa seule pénétration. Et voilà celui que tu veux renverser, dans l'espoir d'obtenir une place près d'un trône où Créon serait assis. Crois-moi, il t'en coûtera cher ainsi qu'à ton complice, de vouloir purifier la ville ; et si tu n'étais pas un vieillard, ton châtement t'aurait fait reconnaître ta folie.

LE CHŒUR

Ses paroles et les tiennes, Œdipe, nous semblent dictées par la colère. Ces débats sont inutiles ; ne songeons qu'aux moyens d'accomplir fidèlement l'oracle.

TIRÉSIAS

Bien que tu sois roi, Œdipe, je puis au moins te répondre à mon tour ; et moi aussi j'en ai le droit. Je ne suis point ton esclave ; Apollon seul me commande, et je n'ai pas besoin de la protection de Créon. Tu m'as reproché d'être aveugle ; mais toi dont les yeux sont ouverts à la lumière, je te le déclare, tu ne vois pas l'étendue de ton malheur ; tu ignores dans quels lieux tu habites, avec qui tu demeures. Sais-tu qui t'a donné le jour ? Tu es, sans le savoir, l'ennemi des tiens, et de ceux qui ne sont plus, et de ceux qui vivent encore. Chargé des vengeances d'un père et d'une mère, la Malédiction, aux pieds terribles, te bannira de cette terre : tu vois aujourd'hui la lumière ; tu ne verras alors que les ténèbres. Quel lieu ne retentira pas de tes cris ? Quel antre du Cithéron ne répètera pas tes gémissements, quand tu connaîtras l'hymen que tu as formé dans ta famille, écueil fatal de ta prospérité ? Tu ne vois pas les maux sans nombre qui viendront fondre et sur toi et sur tes enfants. Après cela, dans ta fureur, accuse Créon et mes paroles ; car jamais nul mortel ne gémira sous un châtement plus terrible que le tien.

ŒDIPE

Faut-il entendre et souffrir un tel langage ? Retire-toi, malheureux : hâte-toi de fuir, et de t'éloigner enfin de ces lieux.

TIRÉSIAS

Je ne serais pas venu, si tu ne m'avais appelé.

ŒDIPE

Si j'avais prévu ces discours insensés, je ne me serais pas pressé de te mander dans mon palais.

TIRÉSIAS

Je te parais insensé, j'étais sage aux yeux de ceux qui t'ont donné le jour.

ŒDIPE

Qui sont-ils ? Demeure. À qui dois-je la naissance ?

TIRÉSIAS

Ce jour va te donner la naissance et la mort.

ŒDIPE

Cesse donc ce langage obscur et mystérieux.

TIRÉSIAS

N'es-tu pas habile à expliquer les énigmes ?

ŒDIPE

Reproche-moi ce qui fait ma gloire.

TIRÉSIAS

Et cependant c'est cette gloire qui l'a perdu.

ŒDIPE

Si j'ai sauvé cette ville, que m'importe ?

TIRÉSIAS

Eh bien ! je pars. Enfant, conduis mes pas.

ŒDIPE

Oui, qu'il te conduise, car ta présence me gêne et m'importune ; une fois parti, tu ne me troubleras plus.

TIRÉSIAS

Je pars, mais après avoir dit, sans craindre tes menaces, ce qui m'amenait en ces lieux ; car ma vie n'est pas en ton pouvoir. Oui, je le déclare, cet homme que tu cherches depuis longtemps, ce meurtrier de Laïus que tes édits menacent, il est ici : il habite à Thèbes ; on le croit étranger ; mais bientôt il sera reconnu Thébain. Il ne se réjouira pas de cette reconnaissance. Car il voit le jour, il ne le verra plus : il est riche, il deviendra pauvre, et appuyé sur un bâton, il ira porter son exil sur une terre étrangère. Il se reconnaîtra à la fois frère et père de ses enfants, fils et époux de sa mère, enfin incestueux et parricide. Rentre à présent, et réfléchis sur ces paroles. Si mes prédictions sont fausses, tu peux dire que je ne sais pas lire dans l'avenir.

LE CHŒUR

Quel est celui qu'a désigné l'autre prophétique de Delphes, et dont la main sanguinaire a commis le meurtre le plus affreux ? C'est à présent qu'il doit précipiter sa fuite, plus prompt que les coursiers aux pieds rapides. Le fils de

Jupiter, armé de feux et d'éclairs, s'élançe contre lui, et les furies terribles, inévitables, le poursuivirent.

Des neiges du Parnasse est partie la voix éclatante qui ordonne à chacun de suivre la trace obscure du coupable. Comme un taureau sauvage, il erre dans les bois, s'enfonce dans les antres et au milieu des rochers déserts, et traînant son malheur dans la solitude, il veut fuir l'oracle sorti du centre de la terre ; mais la voix immortelle vole autour de lui.

Quel trouble affreux le sage devin a jeté dans mon cœur ! Dois-je croire ou rejeter ses paroles ? Je ne sais que penser. Mon esprit flotte incertain : le présent et le passé sont également obscurs pour moi. Quelle querelle a pu armer le fils de Polybe contre les Labdacides ? Je ne l'ai jamais appris. Irai-je donc, sans preuve certaine attaquer la gloire d'Œdipe, et défenseur des Labdacides, poursuivre la vengeance d'un meurtre dont l'auteur est inconnu ?

Jupiter et Apollon lisent dans les cœurs, et connaissent les actions des mortels ; mais que parmi les hommes un devin soit plus éclairé que moi, on ne peut l'affirmer avec certitude. Un homme peut être supérieur en sagesse à un autre homme ; mais jamais, avant d'avoir vu les paroles du devin justifiées par l'évènement, je n'approuverai les accusateurs d'Œdipe. Lorsque la vierge ailée vint fondre sur lui, nos yeux ont vu éclater sa sagesse pour le salut de Thèbes ; non, jamais je ne l'accuserai d'un crime.

CRÉON

Citoyens, instruit que le roi Œdipe m'accuse d'un crime affreux, je viens vers vous pénétré de douleur. S'il croit qu'au milieu de nos maux j'ai voulu par mes paroles ou par mes actions attenter à sa puissance, chargé de cette accusation, je ne puis plus supporter la vie. Car il ne s'agit pas ici d'une accusation légère ; ce serait pour moi le plus grand des malheurs d'être appelé traître par es Thébains, par mes amis et par vous.

LE CHŒUR

Peut-être ces reproches sont-ils l'effet de la colère plutôt que de la conviction.

CRÉON

Mais sur quel témoignage croit-il que mes conseils ont engagé le devin à proférer des impostures ?

LE CHŒUR

Il l'a dit ; mais je ne sais sur quelles preuves.

CRÉON

Quoi ! lorsqu'il m'accusait ainsi, son regard n'annonçait aucun égarement ?

LE CHŒUR

Je ne sais, je n'examine pas les actions des rois. Mais le voici lui-même qui sort du palais.

ŒDIPE

Que vois-je ? Créon en ces lieux ! De quel front oses-tu venir dans mon palais, toi qui veux m'arracher la vie, toi qui conspires ouvertement contre ma puissance ? Eh bien, parle, au nom des dieux, as-tu reconnu en moi quelque marque de faiblesse ou de folie, qui ait pu encourager tes complots ? Croyais-tu que je ne saurais pas découvrir tes secrètes pratiques, ou qu'en les découvrant je n'oserais les punir ? Mais quelle est ta folie de vouloir sans le secours du peuple, sans amis, usurper un trône que le peuple et les trésors peuvent seuls donner !

CRÉON

Écoute : laisse-moi répondre à tes accusations, et ne me juge qu'après m'avoir entendu.

ŒDIPE

Je connais ton éloquence, mais je ne veux pas t'entendre ; car j'ai trouvé en toi un ennemi dangereux.

CRÉON

Mais d'abord écoute ce que je vais te dire.

ŒDIPE

Non, ne me dis pas que tu n'es point coupable.

CRÉON

Tu t'abuses, si tu te fais gloire d'une aveugle obstination.

ŒDIPE

Tu t'abuses à ton tour, si tu crois pouvoir attaquer un parent, sans en porter la peine.

CRÉON

Ce que tu dis est juste, mais ce crime dont tu te plains, quel est-il ?

ŒDIPE

N'est-ce pas toi, je te le demande, qui m'as conseillé de mander cet illustre devin ?

CRÉON

Oui, et tel est encore mon sentiment.

ŒDIPE

Depuis quel temps Laïus...

CRÉON

Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas.

ŒDIPE

Depuis quel temps a-t-il disparu, victime d'un assassinat ?

CRÉON

Depuis longues années.

ŒDIPE

Et ce devin exerçait-il alors son art ?

CRÉON

Il avait la même science et la même renommée.

ŒDIPE

Fit-il alors mention de moi ?

CRÉON

Non, du moins jamais en ma présence.

ŒDIPE

Et vous ne fîtes alors aucune recherche sur le meurtre ?

CRÉON

Nous en fîmes, sans doute, mais ce fut en vain.

ŒDIPE

Comment donc cet habile devin ne dit-il pas alors ce qu'il dit aujourd'hui ?

CRÉON

Je ne sais ; je me tais sur ce que j'ignore.

ŒDIPE

Tu sais du moins, et tu le diras, si tu es sage...

CRÉON

Quoi ? Si je le sais, je ne refuse pas de le dire.

ŒDIPE

Avoue que, s'il n'eût été d'intelligence avec toi, jamais Tirésias ne m'eût accusé du meurtre de Laïus.

CRÉON

S'il a tenu ce langage, tu le sais toi-même ; mais permets-moi de t'interroger à mon tour.

ŒDIPE

Parle, on ne trouvera pas en moi un meurtrier.

CRÉON

Eh bien ! n'as-tu pas épousé ma sœur ?

ŒDIPE

Il est vrai.

CRÉON

Ne partages-tu pas avec elle le trône et la puissance ?

ŒDIPE

Tout ce qu'elle désire, elle l'obtient de moi.

CRÉON

Ne m'avez-vous pas fait moi-même votre égal ?

ŒDIPE

Et c'est ce qui prouve que tu es un ami perfide.

CRÉON

Tu reconnaîtras ton erreur, si, comme moi, tu réfléchis un instant. Et d'abord, je te le demande, est-il un homme qui préférât le trône avec ses terreurs à un repos paisible avec la même autorité ? Pour moi, mon ambition est moins d'être roi que d'en avoir la puissance, et tout homme sensé pense comme moi. Maintenant je vis tranquille, obtenant tout de toi ; mais si j'étais roi, j'agiserais souvent contre ma volonté. Comment donc la royauté pourrait-elle avoir plus de charmes pour moi, qu'une grandeur et une puissance exemptes d'inquiétude ? Je ne suis pas encore assez insensé pour ne pas me contenter de l'honneur joint au profit. Maintenant j'aime tout le monde : chacun m'aime à son tour ; a-t-on une grâce à te demander, on a recours à moi ; c'est par moi que l'on peut tout obtenir. Et pour être roi je renoncerais à ces avantages ? Un esprit sensé ne s'égare pas ainsi. Non, je n'ai point formé de semblables vœux, et jamais je n'appuierais les projets d'un autre. Pour t'en convaincre, va demander à Delphes si je t'ai fidèlement rapporté la réponse de l'oracle. Si au contraire tu me trouves d'intelligence avec le devin, frappe, je me condamne moi-même, ma voix se joint à ton arrêt. Mais sur de vagues soupçons ne m'accuse pas sans m'entendre. Il n'est pas juste de confondre l'innocent avec le coupable. Rejeter un ami fidèle, c'est

sacrifier sa vie, ce bien si précieux. Mais le temps te prouvera la vérité de mes paroles : le temps seul fait connaître l'innocence ; un seul jour aussi dévoile le crime.

LE CHŒUR

Ô roi, il a parlé sagement pour qui craint de s'égarer ; un jugement précipité est dangereux.

ŒDIPE

Lorsqu'un ennemi est prompt à m'attaquer en secret, je dois être prompt à déjouer ses manœuvres. Mais si je reste en repos, il exécute ses projets, et mes efforts sont inutiles.

CRÉON

Eh bien ! que veux-tu ? M'exiler de cette contrée ?

ŒDIPE

Non, c'est la mort et non ton exil que je veux.

CRÉON

Mais d'abord prouve-moi que j'ai mérité ta haine.

ŒDIPE

Oserais-tu résister et me désobéir ?

CRÉON

Je te vois tant d'aveuglement !

ŒDIPE

J'entends du moins mes intérêts.

CRÉON

Il ne faut pas sacrifier les miens.

ŒDIPE

Mais tu m'as trahi.

CRÉON

Et si tu t'abuses ?

ŒDIPE

Je n'en dois pas moins commander.

CRÉON

Non, si tes ordres sont iniques.

ŒDIPE

Thèbes, Thèbes !

CRÉON

Et moi aussi je puis l'invoquer comme toi.

LE CHŒUR

Princes, arrêtez. Je vois Jocaste sortir du palais ; elle vient à propos ; c'est à elle de terminer ces débats.

JOCASTE

Malheureux, qui a suscité entre vous cette querelle insensée ? ne rougissez-vous pas, au milieu des maux de la patrie, de vous livrer à des haines particulières ? Œdipe, Créon, rentrez dans le palais, et qu'un prétexte frivole ne cause pas des discordes fatales.

CRÉON

Ma sœur, Œdipe, ton époux, veut me faire subir le plus cruel traitement ; il me menace de l'exil ou de la mort.

ŒDIPE

Il est vrai ; car je l'ai convaincu d'un indigne complot contre ma vie.

CRÉON

Que je meure chargé d'imprécations, si j'ai rien fait de ce que tu m'imputes !

JOCASTE

Au nom des dieux, Œdipe, crois-en ses paroles, respecte le ciel qu'il prend à témoin, songe à moi, songe à ces Thébains qui nous écoutent.

LE CHŒUR

Prince, cède à la raison, je t'en supplie.

ŒDIPE

Eh bien ! qu'exiges-tu de moi ?

LE CHŒUR

Il méritait déjà tes égards ; son serment le rend sacré ; respecte-le.

ŒDIPE

Sais-tu ce que tu me demandes ?

LE CHŒUR

Oui.

ŒDIPE

Explique-toi.

LE CHŒUR

N'accuse pas sur un simple soupçon un ami protégé par la sainteté du serment.

ŒDIPE

Sache donc que me faire cette demande, c'est demander mon exil ou ma mort.

LE CHŒUR

Ah ! j'en atteste le soleil, le premier des dieux, puissé-je être haï des dieux et des hommes, périr de la mort la plus affreuse, si telle est ma pensée ! Mais hélas ! mon cœur se déchire à l'aspect des maux de la patrie, et de vos querelles qui vont mettre le comble à nos premiers malheurs.

ŒDIPE

Eh bien, qu'il parte ; dussé-je périr moi-même, ou être honteusement chassé de cette ville. Ce sont tes prières, et non les siennes qui me touchent ; pour lui, en quelque lieu qu'il soit, il me sera toujours odieux.

CRÉON

Je ne le vois que trop, tu cèdes à regret ; mais quand ta colère sera calmée, tu te haïras toi-même ; de semblables caractères trouvent en eux leur juste châtement.

ŒDIPE

Me laisseras-tu enfin ?

CRÉON

Je pars méconnu de toi ; mais à leurs yeux je suis toujours le même.

LE CHŒUR

Jocaste, que tardes-tu d'emmener le roi dans le palais ?

JOCASTE

Je veux auparavant apprendre le motif de leur querelle.

LE CHŒUR

Des paroles ont fait naître de vagues soupçons, et on est sensible à des reproches même injustes.

JOCASTE

Ces reproches étaient-ils réciproques ?

LE CHŒUR

Oui.

JOCASTE

Et quels étaient leurs discours ?

LE CHŒUR

C'est assez, il suffit : au milieu des maux de Thèbes, arrêtons-nous où finit leur querelle.

ŒDIPE

Vois ce que tu fais ; tes intentions sont bonnes, et cependant tu m'abandonnes et tu me blesses le cœur.

LE CHŒUR

Prince, je l'ai dit, je le répète, je serais un insensé, j'aurais perdu toute raison, si je t'abandonnais, toi qui as sauvé ma patrie aux jours du danger. Sois encore aujourd'hui, si tu le peux, notre libérateur.

JOCASTE

Au nom des dieux, apprends-moi quel motif a pu t'animer d'un si violent courroux.

ŒDIPE

Je vais te dire, car j'ai pour toi plus d'égards que ces Thébains, les complots de Créon contre moi.

JOCASTE

Parle, explique-moi clairement le sujet de la querelle.

ŒDIPE

Il prétend que je suis le meurtrier de Laïus.

JOCASTE

T'accuse-t-il d'après ce qu'il sait lui-même, ou sur le rapport d'autrui ?

ŒDIPE

C'est un perfide devin qu'il m'a envoyé ; car, pour lui, il s'abstient de m'accuser.

JOCASTE

Laisse là tous ces discours, écoute-moi, et apprends qu'il n'est point de mortel qui sache lire dans l'avenir. Je vais en peu de mots t'en donner la preuve. Jadis un oracle rendu, non par Apollon lui-même, mais par un de ses ministres, prédit à Laïus qu'il devait mourir de la main d'un fils qui naîtrait de nous deux. Et cependant, on assure que ce sont des brigands étrangers

qui l'ont tué dans un chemin qui se partage en trois branches. Pour ce fils, il naquit ; mais à peine trois jours s'étaient écoulés, que, lui liant les pieds, Laïus le fit jeter par des mains étrangères sur une montagne déserte. Ainsi Apollon n'a point accompli son oracle ; mon fils n'a point été le meurtrier de son père, et Laïus n'est point mort, comme il le craignait, de la main d'un fils. Voilà pointant ce qu'avaient annoncé ces prédictions qui ne doivent pas t'inquiéter. Ce qu'un dieu veut faire connaître, il sait aisément le dévoiler lui-même.

ŒDIPE

Comme ce récit a jeté l'incertitude et se trouble dans mon âme !

JOCASTE

Quelle inquiétude soudaine le fait tenir ce langage ?

ŒDIPE

Tu as dit, je crois, que Laïus fut assassiné dans un chemin qui se partage en trois branches.

JOCASTE

On l'a dit alors, et on le dit encore aujourd'hui.

ŒDIPE

Et dans quel pays ce malheur arriva-t-il ?

JOCASTE

En Phocide, à l'endroit où se réunissent les deux routes de Delphes et de Daulie.

ŒDIPE

Combien de temps s'est-il écoulé depuis ?

JOCASTE

La nouvelle se répandit à Thèbes peu de temps avant que tu vinsses régner en ces lieux.

ŒDIPE

Ô Jupiter, à quoi tes décrets m'ont-ils réservé ?

JOCASTE

Œdipe, d'où viennent ces pensées ?

ŒDIPE

Ne m'interroge pas encore. Mais Laïus, dépeins-le-moi ; parle, quel était alors son âge ?

JOCASTE

Il était grand, sa tête commençait à blanchir, et ses traits avaient quelque rapport avec les tiens.

ŒDIPE

Malheureux que je suis ! C'est donc contre moi que je viens, sans le savoir, de lancer de terribles imprécations ?

JOCASTE

Que dis-tu ? Je n'ose lever les yeux sur toi.

ŒDIPE

Je tremble que le divin ne soit trop clairvoyant ; mais pour m'en convaincre, réponds encore un mot.

JOCASTE

Je frémis ; cependant parle, je dirai ce que je sais.

ŒDIPE

Voyageait-il sans pompe, ou environné de nombreux satellites, et d'un appareil digne d'un roi ?

JOCASTE

Cinq personnes formaient toute sa suite ; dans ce nombre était compris un héraut ; un seul char menait Laius.

ŒDIPE

Hélas ! Tout est éclairci. Mais qui vous apporta ces détails ?

JOCASTE

Un de ses serviteurs, qui seul put échapper.

ŒDIPE

Est-il en ce moment dans le palais ?

JOCASTE

Non ; lorsqu'à son retour à Thèbes il te vit sur le trône et Laius au tombeau, il me supplia, en me prenant la main, de l'envoyer à la campagne pour garder les troupeaux, voulant être à jamais éloigné de cette ville. J'y consentis ; ce fidèle serviteur aurait mérité une plus grande récompense.

ŒDIPE

Peut-on le faire venir promptement en ces lieux ?

JOCASTE

Sans doute. Mais pourquoi veux-tu l'appeler ?

ŒDIPE

Je crains qu'on ne m'en ait trop dit sur le sujet qui me fait désirer de le voir.

JOCASTE

Eh bien, il viendra ; mais je mérite à mon tour d'apprendre tes tourments.

ŒDIPE

Je ne puis te refuser au milieu d'une si pénible incertitude ; et à qui mieux qu'à toi puis-je me confier dans la situation où je me trouve ? Polybe de Corinthe est mon père ; Mérope ma mère est Dorienne. Je tenais le premier rang à Corinthe, lorsqu'il m'arriva un événement qui avait droit, de me surprendre, mais qui n'aurait pas dû me causer tant d'inquiétude. Au milieu d'un repas, un convive échauffé par le vin me dit que je n'étais qu'un fils supposé. Pénétré de douleur, j'eus peine à me contenir jusqu'à la fin du jour ; mais le lendemain j'allai trouver mon père et ma mère, et je me plaignis ; ils s'indignèrent contre l'auteur de cet outrage : leur indignation me causa quelque joie ; mais cette parole me tourmentait toujours ; elle était entrée profondément dans mon cœur. Je pars à l'insu de mes parents, je vais à Delphes. Le dieu, sans me répondre sur le sujet de mon voyage, me prédit clairement un avenir cruel, affreux, épouvantable : je devais être l'époux de ma mère, donner la vie à une race odieuse aux mortels, et devenir le meurtrier de mon propre père, à peine eus-je entendu ces paroles, que réglant ma fuite sur les astres je m'exilai de Corinthe, afin d'éviter l'accomplissement des terribles prédictions. J'arrive aux lieux où tu dis que Laïus fut assassiné. Écoute : je vais te dire la vérité. Je marchais près du triple chemin dont tu as parlé, lorsqu'un héraut et un homme monté sur un char, et tel que tu me l'as dépeint, s'offrent à ma rencontre. Le conducteur du char et le vieillard lui-même veulent m'écarter de la route avec violence. Dans ma colère je frappe le conducteur qui me chassait du chemin.

Alors le vieillard saisissant le moment où je passais près du char, m'atteint au milieu de la tête d'un double coup de son aiguillon. Il en fut cruellement puni ; car aussitôt le bâton qui armait mon bras le frappe, le renverse de son char ; il tombe et tous ses compagnons expirent sous mes coups. Si donc cet étranger a quelque rapport avec Laïus, qui peut être plus malheureux que moi ? Est-il un mortel plus haï des dieux ? Aucun étranger, aucun citoyen ne pourra ni me recevoir, ni me parler ; chacun me chassera de sa demeure ; et ces imprécations, c'est moi, moi-même, qui les ai lancées sur ma tête. Je profane la couche de celui que mes mains ont immolé. Ne suis-je pas un criminel, un monstre impur, puisqu'il faut que je m'exile, sans pouvoir, en fuyant, revoir mes parents, ni remettre le pied dans ma patrie ? Autrement je suis condamné à m'unir à ma mère par un inceste, et à égorger Polybe, mon père, celui à qui je dois la vie et l'éducation. Ne peut-on pas avec justice

accuser de mes malheurs ta cruauté du destin ? Sainte majesté des dieux, que je ne voie pas, non que je ne voie jamais un pareil jour ! Ah ! plutôt, que je sois enlevé du milieu des humains, avant l'accomplissement de tant d'horreurs !

LE CHŒUR

Prince, nous partageons tes craintes ; mais jusqu'à ce que tu sois éclairé par celui que tu attends, conserve l'espérance.

ŒDIPE

Hélas ! je n'espère plus que de la présence de ce berger.

JOCASTE

Et comment sa présence peut-elle te rassurer ?

ŒDIPE

Tu vas l'apprendre : si ses paroles s'accordent avec les tiennes, je n'ai plus rien à craindre.

JOCASTE

Qu'ai-je dit de si important ?

ŒDIPE

Ce berger assure, as-tu dit, que ce sont des brigands qui ont tué Laïus. S'il persiste dans ce langage, ce n'est pas moi qui l'ai fait périr. Un seul homme ne saurait être pris pour plusieurs. Mais s'il ne désigne qu'un meurtrier, plus de doute, c'est moi qui suis le coupable.

JOCASTE

Il l'a dit, n'en doute pas, et il ne peut changer de langage ; la ville toute entière l'a entendu comme moi. Mais quand il viendrait à démentir son premier récit, il ne prouverait pas que tu sois le meurtrier de Laïus, qui devait, selon l'oracle d'Apollon, mourir de la main de mon fils. Hélas ! ce fils malheureux n'a point fait périr son père ; il est mort avant lui. Ainsi désormais je ne saurais ajouter foi à aucun oracle.

ŒDIPE

J'approuve tes sentiments ; toutefois envoie chercher ce berger : ne néglige pas ce soin.

JOCASTE

Je vais le mander promptement ; mais rentrons dans le palais ; je veux en tout te complaire.

LE CHŒUR

Puissé-je conserver toujours dans mes paroles et dans mes actions l'auguste sainteté dont les lois sublimes résident dans les cieux, où elles ont pris naissance, ces lois dont l'Olympe seul est le père, que les hommes n'ont point créées, et que l'oubli n'effacera jamais : en elles respire un dieu puissant que la vieillesse ne peut atteindre.

L'orgueil engendre les tyrans ; si un roi s'abandonne en aveugle à des actions imprudentes et funestes, l'orgueil l'élève sur le faîte, pour le précipiter dans l'abîme fatal d'où il ne peut plus sortir. Puisse le dieu que j'invoque ne pas rendre inutiles nos efforts pour le salut de Thèbes ! Jamais je ne cesserai d'implorer sa protection.

Malheur a celui qui se laisse emporter par l'orgueil dans ses actions ou dans ses discours, qui est sans crainte de la justice, sans respect pour les temples des dieux ! Qu'il expie par un sort cruel sa coupable insolence ! S'il a amassé des trésors par le crime, si son audace sacrilège et insensée a profané les choses saintes, qui pourrait écarter de son cœur les traits du remords ? Si de semblables actions sont honorées, que me sert de former des danses en l'honneur des dieux ?

Je n'irai plus porter mes vœux dans ce lieu sacré, centre de la terre, au temple d'Abes, ni à celui d'Olympie, si ces oracles ne s'accomplissent pas à la face des hommes. Puissant Jupiter, s'il est vrai que tu sois le souverain maître de l'univers, ne permets pas que rien échappe à ton empire éternel. On méprise les antiques oracles rendus à Laïus ; Apollon n'est plus honoré ; le culte des dieux est détruit.

JOCASTE

Chefs de cette contrée, j'ai conçu la pensée d'aller aux temples des dieux offrir ces parfums et ces guirlandes que vous voyez dans mes mains. Œdipe laisse emporter son cœur à mille inquiétudes. Au lieu de juger en homme sensé les nouveaux oracles par les anciens, il s'abandonne à quiconque excite ses terreurs. Ainsi puisque mes conseils sont inutiles, Apollon Lycien, c'est à toi dont le temple est voisin, que je viens porter mes prières et mes offrandes, afin que tu dissipes heureusement nos craintes ; car nous sommes tous en alarmes en voyant Œdipe consterné comme un pilote dans l'orage.

L'ENVOYÉ

Étrangers, puis-je apprendre de vous où est le palais du roi Œdipe ? ou plutôt, si vous le savez, dites-moi où il est lui-même.

LE CHŒUR

Voici son palais ; il y est en ce moment, étranger. Tu vois la mère de ses enfants.

L'ENVOYÉ

Puisse cette auguste épouse être heureuse à jamais, et ne voir autour d'elle que des heureux !

JOCASTE

Sois heureux aussi, ô étranger : tu le mérites par ces souhaits favorables. Mais dis-moi quel sujet t'amène ; que viens-tu nous annoncer ?

L'ENVOYÉ

De bonnes nouvelles pour ta famille et pour ton époux.

JOCASTE

Lesquelles ? D'où viens-tu ?

L'ENVOYÉ

De Corinthe. Ce que je dois t'apprendre va te réjouir sans doute et peut-être aussi t'affliger.

JOCASTE

Quelle est cette nouvelle ? Comment peut-elle produire ce double effet ?

L'ENVOYÉ

On disait à Corinthe qu'Œdipe allait être nommé roi.

JOCASTE

Quoi ! le vieux Polybe n'est-il plus sur le trône ?

L'ENVOYÉ

Non : il est dans le tombeau.

JOCASTE

Que dis-tu ? Polybe est mort ?

L'ENVOYÉ

Que je meure moi-même, si je ne dis la vérité.

JOCASTE

Femme, cours l'annoncer à ton maître. Oracles des dieux, qu'êtes-vous devenus ? Jadis Œdipe tremblant s'exila pour ne pas tuer Polybe, et aujourd'hui Polybe est enlevé par le destin ; il ne meurt pas de ta main d'Œdipe.

ŒDIPE

Jocaste, chère épouse, pourquoi m'as-tu envoyé chercher dans ce palais ?

JOCASTE

Écoute cet étranger, et après l'avoir entendu, vois ce que sont devenus les oracles sacrés du dieu.

ŒDIPE

Mais cet étranger quel est-il ? Que vient-il m'apprendre ?

JOCASTE

Il arrive de Corinthe, pour t'annoncer que Polybe, ton père, n'est plus.

ŒDIPE

Que dis-tu ? Étranger, parle toi-même.

L'ENVOYÉ

S'il faut que je commence par cette nouvelle, sache que Polybe est mort.

ŒDIPE

Est-ce un crime, ou quelque maladie qui l'a fait mourir ?

L'ENVOYÉ

Le moindre choc abat la vieillesse.

ŒDIPE

Hélas, je le vois, c'est une maladie qui a terminé ses Jours.

L'ENVOYÉ

Et surtout une longue vieillesse.

ŒDIPE

Ah ! qui voudra désormais consulter l'autel prophétique de Delphes, ou la voix des oiseaux ? À en croire ces oracles, je devais tuer mon père ; et maintenant il repose dans le sein de la terre, et moi je suis à Thèbes, innocent de sa mort, à moins que la douleur de ma perte ne l'ait mis au tombeau ; c'est ainsi que je l'aurais fait mourir. Emportant avec lui ces vains oracles, Polybe est descendu aux enfers.

JOCASTE

Ne te Pavais-je pas prédit depuis longtemps ?

ŒDIPE

Il est vrai ; mais je n'écoutais que mes craintes.

JOCASTE

Bannis-les désormais de ton cœur.

ŒDIPE

Eh quoi ! n'ai-je pas à craindre la couche de ma mère ?

JOCASTE

Pourquoi l'homme se livrerait-il à la crainte, puisqu'il est gouverné par la fortune, et ne peut lire dans l'avenir ? Le parti le plus sage est de s'abandonner au hasard, autant qu'on le peut. Pour toi, cesse de craindre un hymen incestueux. Plus d'une fois on a partagé en songe la couche maternelle. Pour vivre heureux, il faut mépriser ces vaines illusions.

ŒDIPE

Je t'approuverais sans doute, si celle qui m'a donné le jour n'existait plus ; mais tant qu'elle respire, maigre la sagesse de tes paroles, je ne puis m'empêcher de trembler.

JOCASTE

Cependant la mort de ton père doit t'éclairer.

ŒDIPE

J'en conviens ; mais celle qui vit encore m'inspire de la crainte.

L'ENVOYÉ

Quelle est donc cette femme qui te cause tant d'effroi ?

ŒDIPE

C'est Mérope, l'épouse de Polybe.

L'ENVOYÉ

Quel motif as-tu de la redouter ?

ŒDIPE

Un oracle divin, un oracle terrible.

L'ENVOYÉ

Puis-je le savoir ? Ou bien est-ce un mystère ?

ŒDIPE

Écoute : Apollon m'a prédit que j'épouserais ma mère, et verserais de mes mains le sang de mon père. Voilà ce qui m'a depuis longtemps exilé de Corinthe. Heureux exil ! Mais cependant il est si doux de jouir de la vue de ceux à qui on doit le jour !

L'ENVOYÉ

Quoi ! c'est cette crainte qui t'éloigna de Corinthe ?

ŒDIPE

Oui : je voulais éviter d'être le meurtrier de mon père, vieillard.

L'ENVOYÉ

Ah ! prince, puisque je suis venu pour te servir, comment ne te délivrerais-je pas de cette inquiétude ?

ŒDIPE

Je récompenserai dignement ce service.

L'ENVOYÉ

En effet, ce qui m'amène surtout, c'est l'espoir d'être récompensé par toi, lorsque tu reviendras à Corinthe.

ŒDIPE

Jamais je ne retournerai auprès de ceux qui m'ont donné le jour.

L'ENVOYÉ

Ô mon fils, je le vois bien, tu es dans l'erreur.

ŒDIPE

Comment ? Vieillard, au nom des dieux, instruis-moi.

L'ENVOYÉ

Si c'est là le motif qui t'éloigne de ta patrie...

ŒDIPE

Je crains que l'oracle d'Apollon ne s'accomplisse.

L'ENVOYÉ

Tu crains de commettre quelque crime sur tes parents ?

ŒDIPE

Oui, vieillard, voilà le sujet de mes continuelles terreurs.

L'ENVOYÉ

Tu ne sais donc pas que tu t'alarmes sans motif ?

ŒDIPE

Et pourquoi, si je dois le jour à Mérope et à Polybe ?

L'ENVOYÉ

Le sang ne t'unissait pas à Polybe.

ŒDIPE

Qu'as-tu dit ? Quoi ! Polybe n'est pas mon père ?

L'ENVOYÉ

Il ne l'est pas plus, il l'est autant que moi.

ŒDIPE

Et comment un étranger peut-il être pour moi autant qu'un père ?

L'ENVOYÉ

Mais tu ne dois le jour ni à Polybe ni à moi.

ŒDIPE

Pourquoi donc m'appelait-il son fils ?

L'ENVOYÉ

Sache que tu es un présent qu'il reçut un jour de mes mains.

ŒDIPE

Et il a pu chérir ainsi un fils étranger !

L'ENVOYÉ

Il n'avait point d'enfants.

ŒDIPE

M'avais-tu acheté, où étais-tu mon père ?

L'ENVOYÉ

Je t'avais trouvé dans les bois écartés du Cithéron.

ŒDIPE

Quel motif te conduisait en ces lieux ?

L'ENVOYÉ

Je gardais des troupeaux qui paissaient dans ces montagnes.

ŒDIPE

Tu étais donc pasteur, errant et mercenaire ?

L'ENVOYÉ

Oui, mon fils, et je fus alors ton sauveur.

ŒDIPE

Dans quelle triste situation m'as-tu recueilli ?

L'ENVOYÉ

Tes pieds peuvent en rendre témoignage.

ŒDIPE

Ah ! quel ancien et douloureux souvenir !

L'ENVOYÉ

Je détachai les liens dont tes pieds étaient traversés.

ŒDIPE

Quels indignes langes ont enveloppé mon enfance !

L'ENVOYÉ

C'est à cette infortune que tu dois ton nom.

ŒDIPE

Au nom des dieux, parle : est-ce ma mère ou mon père qui me traita ainsi ?

L'ENVOYÉ

Je l'ignore ; mais celui de qui je te reçus le sait mieux que moi.

ŒDIPE

Tu m'as donc reçu d'un autre ? Ce n'est point toi qui m'as trouvé ?

L'ENVOYÉ

Non, un autre berger te remit entre mes mains.

ŒDIPE

Quel était ce berger ? Pourrais-tu le désigner ?

L'ENVOYÉ

Il était, disait-on, au service de Laïus.

ŒDIPE

Quoi ! de celui qui fut roi de cette contrée ?

L'ENVOYÉ

Oui, il avait la garde de ses troupeaux.

ŒDIPE

Est-il encore vivant ? Puis-je le voir ?

L'ENVOYÉ

Habitants de cette contrée, vous le savez mieux que moi.

ŒDIPE

Thébains qui m'écoutez, est-il quelqu'un d'entre vous qui connaisse ce pasteur, pour l'avoir vu dans les champs ou à la ville ? Qu'il me l'apprenne : voici le moment d'éclaircir ce mystère.

LE CHŒUR

Je pense qu'il n'est autre que cet homme de la campagne que tu désirais voir tout à l'heure : au reste personne ne peut mieux t'en instruire que la reine.

ŒDIPE

Jocaste, penses-tu que l'homme que nous voulions faire venir soit celui dont parle ce vieillard ?

JOCASTE

De qui parle-t-il ? Ne t'en inquiète pas. Oublie ces vaines paroles.

ŒDIPE

Je veux, après de tels indices, je veux connaître ma naissance.

JOCASTE

Au nom des dieux, si tu tiens à la vie, laisse cette recherche ; c'est assez de ma douleur.

ŒDIPE

Rassure-toi ; quand je descendrais de trois générations d'esclaves, cet opprobre ne rejaillira pas sur toi.

JOCASTE

Cependant, crois-moi, je t'en supplie, laisse-la ces recherches.

ŒDIPE

Tu ne me persuaderas pas de renoncer à éclaircir ce mystère.

JOCASTE

Ce que je te conseille est le parti le plus sage.

ŒDIPE

Eh bien, depuis longtemps ces sages avis m'importunent.

JOCASTE

Malheureux ! puisses-tu ne jamais connaître qui tu es !

ŒDIPE

Qu'on aille au plus tôt chercher ce berger ; qu'on me l'amène. Laissez-la s'enorgueillir de sa naissance.

JOCASTE

Hélas ! hélas ! infortuné ! c'est le seul nom que je puisse te donner, et je ne t'en donnerai plus d'autre.

LE CHŒUR

Pourquoi la reine vient-elle de sortir égarée par le désespoir ? Je crains que ce silence ne fasse éclater des malheurs.

ŒDIPE

Qu'ils éclatent, s'il le faut : dût ma naissance être vile, je veux la connaître. Jocaste, je le vois, par un orgueil de femme, rougit de mon obscurité. Mais moi, enfant de la fortune, qui m'a comblé de biens, je n'aurai point à rougir.

Oui, la fortune est ma mère, les années de ma vie ont vu tour à tour mon abaissement et ma grandeur. Avec une telle origine, je ne changerai jamais au point de renoncer à connaître ma naissance.

LE CHŒUR

Si je sais lire dans l'avenir, si mes conjectures ne sont pas vaines, j'en atteste l'Olympe, ô Cithéron, la lune n'aura pas rempli sa carrière, sans que demain nous t'honorions comme le nourricier, le père d'Œdipe, et que nos danses te rendent grâce comme au bienfaiteur de nos maîtres. Apollon protecteur, confirme cet espoir.

Qui des dieux, ô mon fils, t'a donné la naissance ? Est-ce quelque Nymphé surprise par le dieu Pan dans les forêts, ou quelque amante d'Apollon ? Car ce dieu aime aussi les retraites sauvages des montagnes. Ou bien le dieu qu'on adore sur le Cyllène, ou Bacchus qui se plaît sur le sommet des monts ? T'aurait-il reçu de quelque Nymphé de l'Hélicon ? Souvent il folâtre avec elles.

ŒDIPE

Si je puis former quelque conjecture sur un vieillard que je n'ai jamais rencontré, voici, je crois, le berger que nous cherchons depuis longtemps. Son grand âge s'accorde avec celui de cet étranger. D'ailleurs je reconnais ceux qui l'amènent : ce sont mes serviteurs. Mais toi qui l'as vu autrefois, tu le reconnaîtras sans doute mieux que moi.

LE CHŒUR

Je le reconnais, c'est lui. De tous les bergers au service de Laius, c'était le plus fidèle.

ŒDIPE

C'est toi que j'interroge d'abord, étranger de Corinthe ; est-ce là celui dont tu m'as parlé ?

L'ENVOYÉ

Lui-même ; il est devant tes yeux.

ŒDIPE

Et toi, vieillard, regarde-moi, et réponds à toutes mes demandes. Étais-tu au service de Laius ?

LE SERVITEUR

J'étais son esclave, non pas acheté, mais élevé dans son palais.

ŒDIPE

Quel était ton emploi, ta vie ?

LE SERVITEUR

J'ai passé presque toute ma vie à garder les troupeaux.

ŒDIPE

Quels lieux fréquentais-tu le plus souvent ?

LE SERVITEUR

Le mont Cithéron et les lieux qui l'entourent.

ŒDIPE

Te souviens-tu d'y avoir connu cet homme ?

LE SERVITEUR

Que faisait-il ? De quel homme parles-tu ?

ŒDIPE

De l'homme qui est devant tes yeux. L'as-tu jamais rencontré ?

LE SERVITEUR

Je ne puis répondre sur le champ ; je ne m'en souviens pas.

L'ENVOYÉ

Maître, cela n'est pas surprenant ; mais je vais lui rappeler clairement ce qu'il a oublié. Car je sais bien qu'il m'a vu dans le temps où, sur le mont Cithéron, nous conduisions, lui deux troupeaux et moi un seul. Nous passions ensemble trois mois entiers depuis le printemps jusqu'à l'ourse. Aux approches de l'hiver, je ramenaï mon troupeau dans ma bergerie, et lui tes siens dans les étables de Laïus. Tout ce que je dis est-il vrai ou faux ?

LE SERVITEUR

C'est la vérité ; mais tu parles d'un temps bien éloigné.

L'ENVOYÉ

Eh bien, réponds maintenant. Te souvient-il que tu me remis un enfant, pour l'élever comme s'il eût été mon fils ?

LE SERVITEUR

Que veux-tu dire ? Pourquoi cette question ?

L'ENVOYÉ

Le voilà, mon ami, celui qui était alors dans un âge si tendre.

LE SERVITEUR

Que les dieux te confondent ! Tais-toi, malheureux.

ŒDIPE

Arrête, vieillard ; ne le réprimande pas : ce sont tes paroles plutôt que les siennes qui méritent d'être blâmées.

LE SERVITEUR

Ô le meilleur des maîtres, de quoi suis-je coupable ?

ŒDIPE

De ne pas répondre au sujet de cet enfant dont il parle.

LE SERVITEUR

C'est qu'il parle sans rien connaître, et prend une peine inutile.

ŒDIPE

Tu refuses de parler de bonne grâce ? Eh bien, les châtements te feront parler.

LE SERVITEUR

Au nom des dieux, épargne un vieillard.

ŒDIPE

Qu'on lui lie à l'instant les mains derrière le dos.

LE SERVITEUR

Malheureux que je suis ! Pourquoi ? Que veux-tu savoir ?

ŒDIPE

Lui as-tu remis cet enfant dont il parle ?

LE SERVITEUR

Oui, je le lui ai remis. Que ne suis-je mort en ce jour !

ŒDIPE

Eh bien, tu mourras, si tu ne réponds la vérité.

LE SERVITEUR

Ma mort est encore plus certaine, si je parle.

ŒDIPE

Cet homme, je le vois, cherche des détours.

LE SERVITEUR

Non certes : n'ai-je pas déjà dit que je l'avais remis ?

ŒDIPE

D'où l'avais-tu reçu ? Était-il à toi, ou venait-il d'un autre ?

LE SERVITEUR

Il n'était pas à moi ; je l'avais reçu...

ŒDIPE

De qui ? De quelle maison ?

LE SERVITEUR

Mon maître, au nom des dieux, n'en demande pas davantage.

ŒDIPE

Si je le demande une seconde fois, tu es mort.

LE SERVITEUR

Eh bien c'était un des enfants nés dans le palais de Laius.

ŒDIPE

Était-ce un esclave, ou un fils du roi ?

LE SERVITEUR

Hélas ! voilà ce qui me coûte le plus à dire.

ŒDIPE

Et ce qui me coûte le plus à entendre. Je veux l'entendre cependant.

LE SERVITEUR

On le disait fils de Laius ; mais la reine qui est dans le palais t'instruirait mieux que moi.

ŒDIPE

Est-ce elle qui te remet cet enfant ?

LE SERVITEUR

Elle-même.

ŒDIPE

Et dans quelle intention ?

LE SERVITEUR

Pour que je le fisse périr.

ŒDIPE

Malheureuse ! Une mère !

LE SERVITEUR

C'était dans la crainte d'un oracle funeste.

ŒDIPE

Quel oracle ?

LE SERVITEUR

Il devait tuer les auteurs de ses jours.

ŒDIPE

Pourquoi donc le remis-tu entre les mains de ce vieillard ?

LE SERVITEUR

J'eus pitié de lui, ô mon maître, je crus qu'il l'emporterait dans une autre contrée, où il était né lui-même ; mais il l'a conservé pour les plus affreux malheurs ; car si tu es celui dont il parle, tu es le plus infortuné des hommes.

ŒDIPE

Hélas ! hélas ! tout, est éclairci. Convaincu d'une fatale naissance, époux incestueux, fils parricide, ô lumière, puissé-je te voir pour la dernière fois !

LE CHŒUR

Faibles humains, combien votre existence est voisine du néant ! Quel homme en effet a connu d'autre bonheur que celui de se croire heureux, illusion qui est bientôt évanouie ? Instruit par ton exemple et par ton infortune, ô malheureux Œdipe, je ne crois plus au bonheur des mortels.

Grâce à les longs efforts, tu étais parvenu au faite du bonheur ; vainqueur de ce monstre aux griffes recourbées, aux énigmes cruelles, tu avais été pour mon pays un rempart contre la mort ; et depuis, appelé notre roi, environné d'honneurs, tu régnaï sur la puissante Thèbes.

Et maintenant quel homme est plus infortuné ? Quel autre par un changement fatal fut jeté dans un tel abîme de crimes et de malheurs ? Illustre Œdipe ! reçu dans le même sein comme fils, comme père et comme époux, malheureux, comment la couche paternelle a-t-elle pu si longtemps te supporter en silence ?

Le temps, qui voit tout, a découvert ta honte malgré toi ; il condamne enfin un hymen abominable, un fils fécondant le sein qui l'a porté. Ô fils de Laïus ! plutôt aux dieux que je ne t'eusse jamais connu ! Ma voix gémissante ne peut plus trouver que des accents de douleur. Car, il faut le dire. C'est toi qui m'as rappelé à la vie, c'est toi qui as rendu le sommeil à mes paupières.

SECOND ENVOYÉ

Respectables Thébains, quels maux vous allez apprendre ! De quels maux vous allez être témoins ! Quelle sera votre douleur, si un véritable intérêt vous touche encore pour la maison des Labdacides ! Non, jamais les eaux de l'Ester et du Phase ne pourraient laver les souillures secrètes de ce palais,

ces crimes volontaires qui vont bientôt paraître au grand jour. De tous les malheurs, les plus cruels sont ceux qui sont volontaires.

LE CHŒUR

On ne peut rien ajouter aux horreurs que nous connaissons déjà ; mais que vas-tu encore nous apprendre ?

LE SECOND ENVOYÉ

Peu de mots suffiront pour vous instruire ; Jocaste n'est plus.

LE CHŒUR

Infortunée ! qui lui a donné la mort ?

LE SECOND ENVOYÉ

Elle s'est tuée elle-même. Ce que cette mort a de plus douloureux vous est épargné ; vous n'en avez pas été témoins. Toutefois, si ma mémoire est fidèle, vous allez apprendre le triste sort de cette infortunée. Égarée par le désespoir, à peine eut-elle franchi le seuil du palais, qu'elle alla droit à sa chambre nuptiale, en s'arrachant les cheveux de ses deux mains. Elle entre, ferme la porte ; puis, invoquant l'ombre de Laiüs son premier époux, elle rappelle le souvenir de cet ancien hyménée d'où est sorti un fils qui devait tuer son père, et à qui sa propre mère devait, hélas ! donner des enfants. Elle gémit sur cette couche où, doublement malheureuse, elle eut un époux de son époux et des enfants de ses enfants. J'ignore comment ensuite elle périt ; car Œdipe entra précipitamment en poussant des cris, et m'empêcha de voir la mort de la reine. Nos yeux se tournèrent vers lui : il marchait à grands pas, nous demandant de lui donner une épée, de lui dire où il trouverait celle qu'il appelait son épouse et qui ne l'était pas, celle dont le sein avait porté le père et les enfants. Un dieu sans doute servait sa fureur et le conduisait ; car aucun de nous n'osait lui répondre. Poussant un cri terrible, et comme suivant un guide, il s'élançait contre les portes, les arrache des gonds, et se précipite dans l'appartement. Là nous vîmes la reine encore suspendue au lien fatal qui avait terminé ses jours. À cette vue l'infortuné pousse d'affreux rugissements et détache le lien funeste. Elle tombe sans vie. Alors un spectacle horrible s'offre à nos regards : arrachant les agrafes d'or qui retenaient les vêtements de la reine, il s'en sert pour se crever les yeux en disant : Ils ne verront plus ni mes malheurs, ni mes crimes ; désormais enveloppés de ténèbres, ils ne verront pas ceux qu'ils n'auraient pas dû voir, ils ne connaîtront pas ceux qu'il m'était doux de connaître. En prononçant ces mots, il frappait à plusieurs reprises et déchirait ses paupières : ses prunelles sanglantes mouillaient ses joues. Ce n'étaient pas quelques gouttes de sang qui coulaient avec lenteur ; c'étaient des flots d'un sang noir qui s'échappaient de ses yeux. Ainsi, malheureux tous deux, ils ont confondu

leur infortune. Cette ancienne prospérité, naguères si brillante, n'est plus : il n'en reste aujourd'hui que les gémissments, le crime, l'opprobre et la mort ; enfin tous les maux se trouvent ici réunis.

LE CHŒUR

Et l'infortuné, que fait-il dans son malheur ?

LE SECOND ENVOYÉ

Il crie qu'on ouvre les portes, et qu'on expose aux regards de tous les Thébains ce parricide, ce fils dont la mère... je ne redirai pas ses paroles impies. Il déclare qu'il va fuir à jamais cette terre, et ne peut plus rester dans ce palais chargé des imprécations qu'il a prononcées lui-même. Cependant il a besoin de secours et de guides ; car ses maux sont trop grands pour qu'il puisse les supporter. Tu vas en juger toi-même. Les portes s'ouvrent. Tu vas voir un spectacle qui attendrait même un ennemi.

LE CHŒUR

Spectacle horrible à voir ! Spectacle le plus douloureux qui ait jamais frappé mes regards ! Malheureux ! quelle fureur t'a égaré ? Quelle divinité ennemie est venue combler ta misère par les plus terribles douleurs ? Hélas ! hélas ! infortuné ! je ne puis jeter les yeux sur toi. En vain je voudrais l'interroger, t'entendre. Tu me fais frissonner d'horreur.

ŒDIPE

Ciel ! ciel ! hélas ! hélas ! infortuné ! où suis-je ? quelle voix frappe mes oreilles ? Ô fortune, qu'es-tu devenue ?

LE CHŒUR

Elle s'est changée en des maux cruels, inouïs, épouvantables.

ŒDIPE

Ténèbres épaisses, odieuses ! nuit horrible, éternelle, irrémédiable ! Malheureux, mille fois malheureux ! comme je suis déchiré à la fois par l'aiguillon de la douleur, et par le souvenir de mes maux !

LE CHŒUR

Il n'est pas étonnant qu'au milieu de tant d'infortunes tu aies en même temps à souffrir du présent et à gémir sur le passé.

ŒDIPE

Ami, tu me restes donc encore fidèle ! Tu oses encore prendre soin de l'aveugle ! Oh ! non, je ne me trompe pas ; malgré l'obscurité qui m'environne, je te reconnais, je reconnais la voix.

LE CHŒUR

Cruelle résolution ! comment as-tu pu t'arracher ainsi les yeux ? Quel dieu a poussé ton bras ?

ŒDIPE

Apollon, mes amis, oui, Apollon. C'est lui qui est l'auteur de ces maux, de ces cruelles souffrances. Ce n'est pas son bras, c'est le mien, hélas ! qui m'a frappé. Eh ! à quoi me servait la lumière, quand je n'avais plus à voir que des objets de douleur ?

LE CHŒUR

Il n'est que trop vrai.

ŒDIPE

Que me reste-t-il en effet à voir, à aimer, à entendre avec plaisir ? Ô mes amis, chassez-moi de ces lieux, chassez au plus tôt ce grand criminel, ce monstre impur, cet objet de l'exécration des dieux.

LE CHŒUR

Malheureux et par le sentiment de tes maux et par ton infortune même, faut-il que j't'aie connu !

ŒDIPE

Périsse celui qui, dans les forêts, détacha les liens dont mes pieds étaient traversés, et dont la pitié funeste me sauva la vie ! En mourant alors je n'aurais pas été pour mes amis et pour moi-même ; le sujet de tant de douleur.

LE CHŒUR

Oui, plutôt aux dieux qu'il en eût été ainsi !

ŒDIPE

Je n'aurais pas été le meurtrier d'un père, on n'aurait pas vu en moi l'époux de celle qui m'a donné le jour. Maintenant abandonné des dieux, sorti d'un sang impur, hélas ! j'ai fécondé le sein qui m'avait porté. Enfin tous les maux les plus épouvantables sont le partage d'Œdipe.

LE CHŒUR

Je ne puis approuver ta dernière résolution. Mieux vaudrait pour toi être mort que de vivre aveugle.

ŒDIPE

Cesse de vouloir me persuader que j'ai eu tort d'agir ainsi. Descendu aux enfers, de quels yeux aurais-je osé regarder un père, une mère infortunée,

après avoir épuisé sur eux les plus horribles forfaits ? Sans doute l'aspect de mes enfants eût été doux pour moi après le crime qui leur a donné la vie. Non, jamais je n'aurais pu les voir ; je ne pourrais voir cette ville, ni ces remparts, ni les temples créés des dieux, dont moi seul hélas ! issu du plus noble sang de Thèbes, je me suis interdit la vue, quand j'ai ordonné moi-même à tous les citoyens de chasser cet impie, celui que les dieux ont déclaré coupable et fils de Laius. Après avoir révélé en moi tant de honte, pouvais-je sans rougir en supporter les témoins ? Non. Si même on pouvait fermer l'accès aux sons qui frappent les oreilles, je n'aurais pas hésité à isoler ainsi mon triste corps, afin d'être aveugle et sourd en même temps. L'insensibilité est douce pour le malheureux. Ô Cithéron, pourquoi m'as-tu reçu ? Pourquoi ne m'as-tu pas aussitôt donné la mort, pour que je n'eusse jamais à dévoiler ma naissance ? Ô Polybe ! Corinthe ! antique palais, que j'appelais palais de mon père ! Quels maux cachez-vous en moi sous ces brillants dehors ! Je ne suis plus qu'un coupable, issu d'une coupable race. Ô triple chemin, sombre vallon, bois fatal, étroit sentier, qui avez bu le sang d'un père versé par mes mains, conservez-vous encore le souvenir des crimes que je commis alors, et de ceux que j'ai commis depuis mon arrivée à Thèbes ? Hymen, fatal hymen ! Tu m'as donné la vie ; mais après me l'avoir donnée, tu fis rentrer mon sang d'où j'étais sorti ; et tu formas des mêmes germes des pères, des frères, des enfants, des fiancées, des épouses, des mères, et tout ce que les hommes peuvent concevoir d'horreurs. Mais craignons de dire ce qu'il est honteux de faire. Hâtez-vous, au nom des dieux, de me cacher dans quelque terre écartée, ou donnez-moi la mort, ou jetez-moi dans la mer, pour être à jamais délivrés de ma vue. Venez, daignez toucher un malheureux ; croyez-moi, ne craignez rien. Nul autre que moi ne pourrait supporter mes maux.

LE CHŒUR

Voici Créon qui vient à propos ; il peut satisfaire ta demande et t'aider de ses conseils, c'est lui qui reste chargé de gouverner ce pays à ta place.

ŒDIPE

Hélas ! Que pourrai-je lui dire ? Qu'ai-je le droit d'attendre de lui ? Je l'ai traité avec tant d'injustice.

CRÉON

Je ne viens point, Œdipe, insulter à ton malheur, ni te reprocher des injures passées. Mais vous, Thébains, si vous ne respectez pas les hommes, au moins craignez d'exposer ainsi sans voile, à la lumière du soleil, du père de la vie, cet objet impur qui souille la terre, l'eau sacrée et la clarté du jour. Hâtez-vous de le ramener dans le palais. C'est à des parents seuls qu'il convient d'être témoins des maux d'un parent, et d'entendre ses plaintes.

ŒDIPE

Au nom des dieux, puisque, trompant mon attente, tu traites avec bouté le plus coupable des hommes, écoute-moi : c'est ton intérêt et non le mien qui me fait parler.

CRÉON

Que désires-tu si vivement obtenir de moi ?

ŒDIPE

Chasse-moi au plus tôt de cette terre, loin des regards et de la société des hommes.

CRÉON

Sache que je l'aurais fait, si je ne voulais auparavant demander au dieu ce que je dois faire.

ŒDIPE

Mais le dieu a expliqué sa volonté tout entière, en condamnant à la mort l'impie, le parricide.

CRÉON

Il est vrai ; mais dans la circonstance présente, il vaut mieux le consulter une seconde fois.

ŒDIPE

Quoi ! c'est pour un malheureux comme moi que vous l'interrogerez ?

CRÉON

Tes malheurs prouvent assez, qu'il faut le croire.

ŒDIPE

Eh bien, je te prie, je te conjure de rendre toi-même les derniers devoirs à celle qui est dans le palais ; c'est ta sœur, la justice t'en fait un devoir. Pour moi, que la ville de mes pères ne les flatte pas de me posséder, tant que je vivrai. Laisse-moi habiter ses montagnes le Cithéron, ma triste patrie, qu'un père et une mère avaient marqué pour être mon tombeau ; que je meure ainsi qu'ils voulaient me faire mourir. Que dis-je ? Je ne le sais que trop, ce n'est ni une maladie, ni aucun autre accident qui terminera mes jours. Je n'aurais point été sauvé du trépas, si je n'étais réservé à quelque affreux malheur. Mais que ma destinée s'accomplisse ! Pour mes enfants, ô Créon, je ne te recommande point mes fils ; ils sont hommes, et sauront, en quelque lieu qu'ils se trouvent, pourvoir à leur subsistance. Mais je laisse deux filles infortunées : toujours assises à la table de leur père, elles ont partagé ma nourriture. Je les confie à tes soins. Permets-moi de les embrasser encore,

et de pleurer mes maux avec elles. Prince, ne démens pas la noblesse de ton sang. En les serrant dans mes bras, je croirai les posséder encore, comme au temps où je voyais la lumière. Mais que dis-je ? Grands dieux ! ne les entends-je pas, ces filles chéries, verser des larmes ? Créon, sensible à la pitié, m'aurait-il envoyé ces chers objets de ma tendresse ? Est-il vrai ?

CRÉON

Oui : c'est moi qui t'ai procuré leur présence ; je savais combien tu désirais ardemment ce bonheur.

ŒDIPE

Ah ! sois heureux ! et que les dieux, pour prix de ce bienfait, t'accordent un sort meilleur que le mien ! Ô mes enfants ! où êtes-vous ? Approchez, venez toucher ces mains fraternelles qui ont répandu sur les yeux de votre père une éternelle nuit. Malheureux, qui par une fatale ignorance vous ai engendrées dans le sein qui m'avait porté ! Je ne puis vous voir ; mais je pleure sur vous, en songeant à l'amertume réservée parmi les hommes au reste de vos jours. À quelle assemblée des Thébains, à quelle fête pourrez-vous assister, sans quitter les jeux pour rentrer baignées de larmes ? Et lorsque vous aurez atteint l'âge de l'hymen, ô mes filles, quel époux voudra se charger de toute la honte répandue sur mes parents et sur vous ? Car enfin que manque-t-il à vos malheurs ? Votre père a tué le sien ; il a épousé sa mère, et vous a fait naître du sein qui l'avait formé. Voilà ce qu'on vous reprochera. Et alors qui voudra vous épouser ? Non, mes filles, non, vous ne trouverez point d'époux ; votre destin est de languir dans la solitude et la stérilité. Ô fils de Ménécée, toi seul leur restes aujourd'hui, toi seul leur tiens lieu de père (car leur mère et moi nous ne sommes plus) ; c'est ton sang ; ne souffre pas qu'elles traînent leur vie dans l'abandon et la misère ; n'égle pas leurs malheurs aux miens. Prends pitié d'elles ; à leur âge, dénuées de tout, elles n'ont que toi pour soutien. Homme généreux, promets-le-moi, donne-moi ta main pour gage de ta foi. Et vous, ô mes enfants, je vous donnerais bien des conseils, si vous étiez capables de les entendre. Tout ce que je puis vous souhaiter, c'est, en quoique lieu que le destin vous fasse vivre, d'avoir une existence plus heureuse que celle de votre père.

CRÉON

Rentre dans le palais ; tu as assez versé de larmes.

ŒDIPE

J'obéis, quoique à regret.

CRÉON

C'est un mérite que d'agir à propos.

ŒDIPE

Je viens, mais à une condition.

CRÉON

Laquelle ? Parle, explique-toi.

ŒDIPE

Tu me banniras de cette contrée.

CRÉON

C'est aux dieux de prononcer sur ta demande.

ŒDIPE

Mais je suis haï des dieux.

CRÉON

Ainsi tu seras bientôt exaucé.

ŒDIPE

Dis-tu vrai ?

CRÉON

Je n'ai pas coutume de dire ce que je ne pense pas.

ŒDIPE

Eh bien ! emmène-moi d'ici.

CRÉON

Viens, mais quitte tes enfants.

ŒDIPE

Ah ! ne me les enlève pas...

CRÉON

Cesse de vouloir tout obtenir ; ce que tu as obtenu t'est devenu funeste.

LE CHŒUR

Voyez dans quel abîme de malheurs s'est précipité cet Œdipe qui réussit à deviner la fameuse énigme, ce puissant roi qui n'a jamais regardé d'un œil envieux la prospérité de ses concitoyens. Envisagez le dernier jour de la vie, et n'appellez heureux que le mortel qui a atteint le terme de sa carrière sans avoir éprouvé d'infortune.

vousnousils

l'e-mag de l'éducation

Accès
gratuit

Le site de référence
de l'actualité éducative

www.vousnousils.fr

Parrainé par



© Sercib-Ligaran 2018